

Les yeux fertiles

Number 114, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14130ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2007). Review of [Les yeux fertiles]. *Moebius*, (114), 163–168.

CHARLES BOLDUC

Les perruches sont cuites

Leméac, 2006, 117 p.

Dans l'univers de Charles Bolduc, le macabre côtoie le coquet et le lubrique, le fornique avec le ludique. Friand des extrêmes, le narrateur se plaît à aligner des propos qui, tantôt émeuvent, tantôt choquent : « Il y aurait tes yeux au fond des miens, tes yeux que je mastiquerais longuement, sans me presser, pour bien en faire sortir le jus et en apprécier la douceur caoutchouteuse. » (p.10) Tout au long de ces 36 nouvelles qui font l'éloge de la vie, de l'insouciance de la jeunesse au grand bonheur des petits riens, on sent flotter le spectre de la mort venue nous rappeler qu'au fond la vie n'est rien sans elle.

Cet aspect plus sombre d'une plume par ailleurs lumineuse intriguera et piquera la curiosité de tous ceux qui auraient envie de voir en clair-obscur le monde qui les entoure.

Dans la lente éclosion d'un matin tranquille, un homme s'imagine qu'il tient non pas une tasse de café, mais un flacon d'acide chlorhydrique qu'il jette sans ménagement au visage de sa petite amie : « En dix secondes, tout serait joué : la peau carbonisée, la bouche ouverte dans un cri de stupeur, le corps convulsé [...], l'horrible émanation de la mort en action. » (p.81) Ainsi, dans l'imagination galopante – et plutôt inquiétante – du narrateur, se jouent des scènes d'une brutalité inouïe. L'effet de surprise est d'autant plus grand que ces visions tranchent par rapport au contexte confortable et anodin dans lequel elles émergent. Malgré cette apparente désinvolture, on décèle dans l'écriture de Charles Bolduc une grande sensibilité marquée par une profonde angoisse. Cette crainte est avant tout celle de l'inconnu : « Je veux me débarrasser de cette peur qui m'enchaîne aux choses que je connais » (p.94), mais aussi celle du passage à l'âge adulte. En effet, on assiste dans ce recueil à une métamorphose. Il n'y a qu'à relever le nombre d'allusions faites à l'enfance, cet âge béni où l'on a le droit d'être inconscient des vicissitudes de l'existence. Le narrateur évoque d'ailleurs cette tendance puérile qui l'incite à se propulser sur un chariot d'épicerie dans les allées du supermarché ou encore à craindre les monstres qui ne manquent pas d'occuper le dessous de son lit. Néanmoins, cette frivolité ne suffit pas à masquer un profond malaise par rapport au temps qui passe, amenant avec lui la prise de responsabilités et l'engagement, tous ces fardeaux dont sont lestées les « grandes personnes ». Bien sûr, on peut refuser de vieillir. On peut fuir

ses obligations et poursuivre la vaine quête des plaisirs éphémères et des sensations fortes. On peut aussi mentir aux autres et se mentir à soi-même : « Je mens particulièrement bien [...], j'ai toujours eu la conviction du faux, ça permet de garder un contact avec la réalité à travers l'ambiguïté des possibles. » (p.62-63) Tout cela est réalisable, jusqu'au jour où un abcès de lucidité vous éclate au visage : le temps vous a rattrapé comme il l'a fait pour le narrateur de *Les mêmes traits*, cette étrange nouvelle où un jeune homme se découvre peu à peu les traits d'un vieillard.

Ainsi, le recueil de Charles Bolduc est marqué par la fugacité, du temps bien sûr, mais aussi des sentiments. Les filles d'un soir, les relations inconstantes, « la tristesse sans nom des histoires éphémères » (p.8). En fait, même le malheur est un état passager et s'y complaire relève de l'effort. Le mouvement, plus que tout, est vecteur de changement, porteur de vie. Avide de sensations nouvelles, la jeunesse se lance à corps perdu dans l'excès en tentant de repousser sans cesse ses limites, ce qui est, par ailleurs, admirablement illustré dans la nouvelle *La farine de l'existence*. Ce besoin furieux de vivre pour remplir l'effrayante vacuité de la solitude, « cet acharnement à jouir » (p.102) se révèle au bout du compte stérile et creux, car une fois les sommets atteints, il faut redescendre et savoir apprécier ces courts instants de plénitude offerts par le quotidien. Cela, l'auteur l'a compris, puisque, malgré l'insouciance juvénile qui apporte fraîcheur et candeur à l'œuvre, il y a un rappel constant de la nature éphémère du bonheur et, par le fait même, de l'importance d'en apprécier chaque instant. « Du temps volé, gagné en catimini sur le rythme effréné de la consommation, du temps qu'on aimerait bien entreposer en vue des périodes de stress, mais dont on se contentera, à défaut de pouvoir le remiser où que ce soit, de savourer chaque seconde. » (p.89)

En peu de mots, Bolduc va droit à l'essentiel, la brièveté de ses récits n'ayant d'égale que la profondeur des réflexions et des émotions qu'ils peuvent apporter. Ses écrits, tels des concentrés de sagesse et de folie, sont de ceux qu'on voudrait garder dans une poche, par-devers soi pour pouvoir les lire et les relire, encore.

Christine Côté

YVON RIVARD

Personne n'est une île

Boréal (collection « Papiers collés »), 2006, 253 p.

Le temps regardé

« Quand Mrs. Ramsay, après le repas, passe de la salle à manger au salon, elle s'arrête toujours sur le seuil pour aider la scène du repas à s'accomplir, pour l'aider à devenir du passé. »

J'ai déjà bivouaqué avec Yvon Rivard « dans un atelier de création littéraire (dont on dit beaucoup de mal parce que c'est là que s'est réfugiée la littérature le jour où elle a été chassée des études littéraires)¹ ». Son intelligence sensible y papillonnait brillamment, nous révélait quelques fleurs au sol avant de les quitter pour fleurir elle-même et se poser dans le ciel. Je retrouve dans les essais de *Personne n'est une île* sa fidélité aux Rilke, Handke, Woolf et à quelques phrases-chocs qui découvrent aux lecteurs susceptibles d'en douter les vertus pédagogiques de la répétition. Je renoue ici avec l'esprit de l'atelier, un désir de me laisser enseigner sur les motivations profondes et paradoxales de l'écriture. Pourquoi écrire ? Yvon Rivard est obsédé par cette question que la plupart des auteurs ne se posent plus. La vie a peut-être été trop généreuse avec l'essayiste pour la lui épargner. Quoi qu'il en soit, cette question s'accorde avec mes aptitudes de critique du dimanche, jour de paresse où il arrive que même la philosophie fasse relâche.

Avec *Le Siècle de Jeanne* publié en 2005, « l'expérience du temps », qui absorbe la pensée de l'essayiste depuis plus d'une dizaine d'années, submerge l'univers du romancier. Roman et essai conservent de moins en moins leur autonomie dans l'œuvre d'Yvon Rivard. De la même façon que les composantes du langage romanesque se ramènent de plus en plus, par contamination si l'on peut dire, au thème philosophique du temps, ces composantes que sont la narration, l'histoire, les personnages, les descriptions de paysages, etc., traversent dans l'essai et viennent structurer le présent recueil en tant qu'« histoire de quelqu'un » dans le temps.

L'écrivain dont parle Yvon Rivard se rapproche d'un Narcisse que tout lecteur se souhaite comme ami. La figure

mythologique permet à l'essayiste d'ébaucher une poétique du regard. Ce Narcisse ne commence pas par s'exiler totalement de sa personne. Il écrit pour donner le meilleur de lui-même à une œuvre qui existe en dehors de lui et qui, en retour, renforce son existence. Il s'agit de regarder le plus solidaire en soi afin de lui donner forme et ensuite le soumettre à son propre regard et à celui d'autrui. Ce Narcisse n'est donc pas plein que de lui-même : il évide en son for intérieur « une forme capable de recueillir le monde ». Une version du mythe suggère que c'est en mourant à la moins bonne part de son être (la plus narcissique) que Narcisse crée avec son sang une fleur homonyme. Narcisse commence véritablement d'écrire lorsqu'il accepte « de laisser le monde se réfléchir dans son regard » et qu'il consent à se dédoubler pour devenir, à la manière du Malte de Rilke, un miroir dans lequel se regarde un autre soi-même. Une fois parvenu à l'immobilité du chat, il s'empare du stylo pour réfléchir l'eau, le ciel et la forêt en elle ; se mouvoir à l'intérieur de ceux qui l'aiment (et ainsi leur éviter la mort), se faire l'écho d'autrui.

Ce regard, que l'écrivain est devenu par synecdoque, doit encore s'épurer. Après avoir réfléchi un instant le monde, il s'en dépouille, « le laisse [...] être et croître en dehors de [lui] ». Qu'elle serait réconfortante pour un auteur l'impression de pouvoir retenir ou suivre une parcelle de la beauté du monde, mais cette eau, ce ciel, cette forêt et ces humains réfléchis par le regard de Narcisse lui demandent, en dernière ascèse, d'être l'hôte qui n'accompagne pas. Le monde étant toujours ailleurs que dans sa mise en mots, « le drôle de travail de l'écrivain consiste à tout recueillir pour tout perdre » ; en cela, il fait figure de « mauvais pauvre », de « pauvre irréparable » selon la belle expression de Saint-Denys Garneau analysée par Yvon Rivard : « vous pouvez tout lui donner », il ne garde que du silence. À la fin, comme un personnage de Bernanos, il ouvre au tout-venant d'inépuisables mains vides.

Sans trop le savoir, les mains du romancier arrondissent pour le lecteur des instants capteurs d'éternité qui le soustraient dangereusement au temps, au point de le renvoyer heureux vers la banalité du quotidien. Redoutables instants parce que, comme Valéry le précise dans une lettre à Rilke citée par Yvon Rivard, ils confinent à cet enfermement « dans le temps pur », à « cette transparence d'une vie trop égale [...], à travers les jours identiques, [qui] laisse distinctement voir la mort ». « Comment ne pas mourir, se demande Yvon Rivard, lorsqu'on a réussi à arrêter la vie, à piéger l'éternité dans des

instants parfaitement arrondis ? » Après de tels instants de perfection donc, le lecteur lève les yeux de son livre, éteint la lampe rattrapée par le matin, s'extirpe de sa fascination pour le calme de la mort et choisit d'entrer dans le jour naissant, de continuer à désirer auprès des humains qui le plus souvent veulent se « distraire de ce tête-à-tête avec l'existence ». Il s'arrache « à la contemplation passive de l'être et du temps », profite de la bienfaisante sensation de ne plus « être séparé » et fait de lui-même un créateur, « l'auteur et le personnage de [sa] vie », dans un monde qu'il voit désormais comme une œuvre d'art renfermant tout. La littérature ne se pose plus alors en repoussoir de la vie, les deux s'inscrivent dans un continuum. Qui n'a pas connu de ces instants ignore l'envoûtement de la lecture. Toute l'expérience de la littérature tiendrait dans cette apparente antithèse : apprivoiser la mort pour vivre. Vivre devient plus aisé quand mourir est vivable. C'est ici que livre et vivre entrent dans la paronymie.

Me vient à l'esprit – pardonnez mon indigence – l'image usée de la systole de l'instant et de la diastole de l'éternité, qui sont les deux phases d'un même cœur : je disparaîs, puis je participe d'un monde qui ne disparaît pas, comme dans l'épithaphe de Marguerite Yourcenar qui rêve avec Zénon « de dilater le cœur de l'homme à la mesure de toute la vie », ce qui suppose de ne jamais penser abstraitement, mais de se laisser troubler jusque sur le trottoir « en face de chez [soi] », là où dorment des hommes et des femmes à qui l'on peut parler. L'écrivain écrira ensuite pour « ces instants de rêverie pendant lesquels, délivré de la tâche d'écrire, il embrasse, d'un regard presque distrait mais néanmoins empreint de compassion, l'humaine condition », brisant ainsi son isolement, sa solitude confortable, et assumant « cette vérité scandaleuse qu'il est responsable de ce qui arrive dans le monde ». Il écrira, somme toute, pour se convertir à la terre ; l'aimer vraiment, comme « terrien » et non comme « extraterrestre », en rompant avec « l'idée d'aimer la terre ». Il voudra surtout écrire de « cette écriture qui n'est pas un jeu », ou « communiquer par la langue », afin d'installer « une communauté qui permettrait à la pensée de travailler de nouveau à la création d'un monde qui ne soit pas totalement étranger » aux lecteurs et même aux exclus de la lecture. Voyez-vous, c'est ici encore la solidarité, la compassion, un regard aimant sur le continent des « êtres qui sont comme nous condamnés à mourir ».

Jean-Claude Brochu

1. La prose d'Yvon Rivard, elle-même paraphrastique et véritable vivier de citations, est difficile à citer ; si je veux écrire sur elle, il semble qu'elle me condamne à brasser ses mots comme un jeu de cartes ou à pratiquer de façon mimétique, c'est-à-dire à la manière d'Yvon Rivard avec ses écrivains nourriciers, la citation fondue, sans autres repères que les guillemets.